

ajoutées aux pesanteurs de toutes sortes, entravaient les préparatifs, une attaque fulgurante des Anglais vint les bouleverser.

#### LE RAID DE FRANCIS DRAKE SUR LE PORT DE CADIX

En Angleterre aussi, les événements s'étaient emballés, notamment depuis la « découverte », en août 1586, du complot de Babington, le procès qui s'ensuivit et, surtout, l'exécution de Marie-Stuart en février 1587, qui ruina tout espoir d'entente avec Philippe II. D'autre part, depuis la mort de Guillaume d'Orange et l'engagement notoire de la reine aux Pays-Bas, les craintes d'une intervention espagnole avaient redoublé dans la population anglaise. De folles et terrifiantes rumeurs circulaient dans le royaume sur le sort que les troupes de Philippe II réservaient aux Anglais vaincus : on se faisait peur à plaisir<sup>91</sup> ! Les premiers bruits, souvent contradictoires, concernant des préparatifs espagnols semblent être parvenus aux oreilles des Anglais vers la fin de l'année 1585, et leur gouvernement en fut plus sérieusement informé au printemps suivant *via* l'Italie et la France. Mais un doute subsistait quant à leur destination : Irlande, Écosse ou Pays-Bas ? Une fois éliminée la gênante Marie Stuart, « Walsingham pouvait, au printemps 1587, consacrer son activité tout entière à la défense du royaume contre l'invasion devenue de plus en plus probable<sup>92</sup> ». Bien qu'il peinât à convaincre la reine, qui n'en voyait pas l'urgence, il finit par obtenir gain de cause. Sir Francis Drake (adoubé en 1581) proposait d'aller sans attendre détruire la flotte en préparation. Les nouvelles d'Espagne devenant trop alarmantes, elle donna son accord en mars 1587, accompagné d'instructions assez vagues pour laisser place à l'initiative. Drake décida d'attaquer la côte espagnole au point névralgique de l'empire colonial, le port de Cadix.

Le 12 avril 1587, il quitta Plymouth avec une vingtaine de navires. Deux semaines plus tard, le 29, l'escadre atteignit Cadix où quatre-vingts navires étaient au mouillage. Les Espagnols, sourds à certaines rumeurs, ne les attendaient pas... Forçant l'entrée du port, il détruisit en quelques heures un tiers de la flotte et nombre de bâtiments et d'entrepôts. Lui et son escadre étant indemnes, il fonça sans plus tarder sur Sagres, pilla l'Algarve d'où ses navires empêchèrent un mois durant toute navigation le long du littoral océanique de la péninsule, soit tout contact maritime entre l'Andalousie et le Portugal. Ayant échoué devant Lisbonne où était concentrée la plus grande partie de la future Armada, il fila sur les Açores au début du mois de juin pour y attendre la flotte des Indes, ce qui sema la panique en Espagne. Le roi, ne sachant que faire pour éviter ce qui

eût été un désastre, multiplia ordres et contrordres. Finalement, Francis Drake dut se contenter d'un navire portugais de retour des Indes orientales chargé d'un demi-million de ducats de marchandises. Grâce au marquis de Santa Cruz, la flotte revenant des Indes occidentales put regagner l'Espagne avec ses seize millions de ducats d'or et d'argent. La maladie décimant ses équipages, le corsaire reprit le chemin de l'Angleterre où il arriva le 7 juillet, fier d'avoir « bien roussi la barbe au roi d'Espagne ». Comme le souligne Jacques Chastenet, ce « victorieux coup de main a été opéré sans que la guerre ait été officiellement déclarée ». Aussi, « fidèle à ses méthodes, Élisabeth s'empresse de faire dire à Alexandre Farnèse que Drake a outrepassé les instructions qui lui avaient été données<sup>93</sup> ». Mais cette fois personne ne s'y trompa, notamment pas le roi d'Espagne.

Plus que le butin, non négligeable, l'effet psychologique fut important. Jamais l'Espagne n'avait subi une telle humiliation de l'extérieur. On finissait par douter – à commencer par le pape – des chances de l'Armada. À Madrid, on critiquait, au sein même du *Consejo de Guerra*, l'attentisme du roi, qui, paralysé par la maladie, en était malgré tout conscient<sup>94</sup>. Les habitants des zones portuaires étaient exaspérés par l'espèce d'impunité dont semblaient jouir les corsaires anglais, au point que l'ambassadeur vénitien Girolamo Lippomano écrivait le 21 mai 1587 : « Les Anglais sont les seigneurs et maîtres de la mer et en usent à leur aise<sup>95</sup>. » Un grand nombre de bateaux, de munitions et de provisions avaient été détruits<sup>96</sup>. Le coup n'avait pas réussi à détruire l'Armada en gestation ni à annuler le projet, mais il était assez rude pour le retarder d'un an. Du côté anglais, la reine s'employait désormais à renforcer ses défenses avec les moyens dont elle disposait alors : des ressources financières médiocres et point d'armée permanente. Mais elle pria les armateurs de ses ports d'équiper leurs navires marchands pour le combat, fit ériger des tours de guet sur les côtes ; on faisait marcher les arsenaux, on leva en hâte des milices, soumises à un entraînement intensif et encadrées par les grands propriétaires. La reine comptait aussi sur le patriotisme de ses sujets, y compris sur nombre de catholiques qui auraient vu d'un mauvais œil une dynastie étrangère occuper le royaume. Mais la défense anglaise péchait par une absence de stratégie globale qui lui aurait été fatale en cas de réussite du débarquement espagnol<sup>97</sup>.

L'an 1587 fut donc marqué par ces deux très graves événements : l'exécution de Marie Stuart en février et, en avril, le raid de Francis Drake sur Cadix, mais l'affrontement n'aurait lieu qu'une longue année plus tard. En effet, l'attaque du « dragon anglais<sup>98</sup> » ayant obligé le marquis de Santa Cruz à se précipiter vers les Açores avec une quarantaine de bâtiments

de guerre pour protéger le retour tant attendu de la flotte des Indes, les préparatifs de l'Armada en furent retardés d'autant, sans compter la réparation des dégâts causés à Cadix. En revanche, l'Entreprise d'Angleterre apparaissait plus nécessaire que jamais non seulement pour la sécurité des intérêts espagnols aux Pays-Bas et en Amérique, mais aussi pour la « réputation » du roi – donc de la monarchie, de l'Espagne même – que de telles attaques pouvaient ternir. Autrement dit, tout cela confortait le roi et ses sujets dans leur certitude que la cause était juste. Après le raid sur Cadix, Philippe II envisagea le 5 juin un changement de stratégie : Alexandre Farnèse devrait agir de son côté avec l'aide des catholiques écossais qui feraient diversion et, de l'autre, le marquis débarquerait avec l'Armada sur l'île de Wight et à Southampton. Puis il tomba si malade que tout fut suspendu un mois durant. L'habitude du souverain de tout contrôler – qu'on lui reprocha tant de son vivant même – trouvait ses limites précisément en de telles circonstances, en cas de défaillance tout se trouvait paralysé. Or, âgé de soixante ans, un âge que son père n'avait pas atteint, il souffrait comme lui de maux invalidants qui l'accablaient de plus en plus, et contre lesquels son immense courage personnel, sa force d'âme incontestable ne pouvaient pas grand-chose.

#### REPRISE DE LA PRÉPARATION DE L'ARMADA

Il était donc évident, en juillet 1587, que l'expédition n'aurait pas lieu cette année-là. Le 20 du mois, le duc de Parme écrivait au roi que la stratégie par surprise ne pourrait plus fonctionner car le secret était éventé, on en parlait jusque dans les tavernes flamandes. De plus, il ne disposait pas d'un nombre suffisant de navires de guerre pour faire passer ses troupes en Angleterre, d'autant qu'on ne savait pas où se trouvait exactement la flotte anglaise, mais que la reine, elle, risquait bien de connaître le lieu du débarquement. Le roi reçut ce message fort critique à la fin du mois d'août et le 4 septembre, il modifia à nouveau son plan : l'amiral devrait mettre le cap sur Margate en prévenant à temps le général de son approche ; ce dernier devrait alors transporter ses hommes sur des petites embarcations qu'il faudrait prévoir en nombre suffisant. Le roi insistait sur le fait que la flotte n'aurait qu'un rôle de couverture. Telles furent les instructions transmises à l'un et à l'autre. Mais certains points cruciaux n'étaient pas précisés : comment Alexandre Farnèse ferait-il franchir en toute sécurité à ses soldats la soixantaine de kilomètres qui séparaient Dunkerque de Margate ? Comment l'Armada assurerait-elle leur protection : passerait-elle par les ports flamands, et si oui comment éviter les hauts-fonds et

les bancs de sable de cette côte dangereuse ? Si la jonction devait se faire en haute mer, comment assurer à distance la défense de la flottille, qui risquait d'être bloquée, voire cernée par les bateaux anglais ou hollandais qui ne manqueraient pas de les guetter ? Mais le temps n'était plus aux questions ni aux réponses, encore moins aux objections. Le souverain, soudain impatient, fixa au marquis de Santa Cruz, tout juste de retour des Açores, le 25 octobre comme date de départ. Or, au Portugal la flotte, dont la préparation laissait beaucoup à désirer, n'était pas prête. Quelques semaines plus tard, le roi, sans doute accablé par la contrariété, retomba malade et ne reprit les affaires en main que le 20 janvier 1588.

Ce fut pour envoyer un neveu du duc d'Albe en inspection à Lisbonne. Bien que le marquis lui eût affirmé par écrit que tout serait prêt pour la fin du mois, le roi n'y croyait plus. Dès son arrivée l'envoyé ne put que constater le déplorable état des choses : peu de bâtiments étaient opérationnels, les vivres pourrissaient sur place, la corruption avait fait son œuvre. Une épidémie de typhus avait emporté la moitié des marins, d'autres avaient déserté, et le *tercio* stationné à Lisbonne, qui devait assurer la défense de l'Armada, perdait un demi-millier d'hommes par mois. L'amiral, lui aussi très malade, prétendait diriger les opérations du fond de son lit. Même en pleine possession de ses moyens, les grandes qualités et la longue expérience qui avaient fait sa réputation n'étaient plus adaptées aux circonstances, sans compter l'inévitable déclin de ses forces dû à l'âge. Or il fallait un homme capable de redresser la situation, d'organiser le chaos qu'était devenu le chantier de l'Armada. Devant le constat du comte de Fuentes, Philippe II destitua de fait le marquis qui l'apprit en son agonie et mourut le 9 février à l'âge de soixante-trois ans. Le mal qui l'emporta « était en partie dû au fait qu'il voyait combien ce qui se préparait différait de ce qu'il avait envisagé, et à quelle aventure hasardeuse le poussait le roi », estime Manuel Fernández Álvarez. Martín de Bertendona, commandant d'une escadre de l'Armada en préparation, avait rendu visite à l'amiral peu avant sa mort ; quinze jours plus tard, il rendait compte au roi de cette conversation, au cours de laquelle les deux grands marins avaient regretté les zones d'ombre qui rendaient incertaine l'issue de l'expédition « où il faudrait se battre contre la mer, les vents, la terre et les ennemis ». Il déclara au roi, d'un ton assez aigre, qu'il aurait aimé qu'il fût présent à cette conversation, car il y avait loin de ce qu'on osait dire devant lui à ce qu'on disait dans son dos, mais, terminait-il, « puisque Votre Majesté en a décidé ainsi, il faut croire que c'est la volonté divine<sup>99</sup> ».

L'impatience royale manifestée en septembre 1587 avait, entre autres, une raison économique : après comme avant la mort de l'amiral, le retard



était ruineux ; le roi déclarera aux Cortès le 9 juin 1588 que l'armée des Pays-Bas coûtait quatre cent cinquante mille ducats par mois, et l'Armada neuf cent mille ! Lui-même, qui devait s'occuper à plein temps de rassembler les fonds nécessaires, estimait qu'« aussi bien que puissent aller les choses, sans argent je ne sais ce qu'il adviendra de tout cela, qui en exige tant, si Dieu ne fait un miracle<sup>100</sup> ». Or le retard, dû à toutes sortes de défaillances qu'accusait la préparation dès l'été 1587, avait été aggravé par sa maladie et la mort de l'amiral, une perte durement ressentie. Voici ce qu'un spécialiste anglais, Michael Lewis, en a écrit : « Car, à sa façon très personnelle, il *était* la marine espagnole. Il occupait depuis longtemps, vis-à-vis de ses compatriotes, une position à peu près équivalente à celle des Drake, Howard et Hawkins réunis. C'était lui qui avait mené la flotte à la victoire pendant tant d'années. Mais, mieux encore qu'un heureux vainqueur, Santa Cruz était le père de la marine espagnole et de ses préparatifs militaires : il représentait, pour l'Espagne de Philippe II, ce que fut Tirpitz pour l'Allemagne de Guillaume II<sup>101</sup>. » Entre le début de juin 1587 et le début d'avril 1588, les incertitudes et les hésitations au plus haut niveau de décision, qui retardèrent la mise en route de l'Armada, incitèrent Geoffrey Parker à intituler éloquentement « Ordre, contrordre, désordre » les pages où il les évoque. Après ces mois d'incertitude, que l'adversaire sut mettre à profit, le 1<sup>er</sup> avril 1588, le roi confirmait les instructions du plan retenu en septembre aux deux commandements, à Bruxelles au duc de Parme, à Lisbonne au remplaçant du défunt amiral. « Mais les instructions de Philippe, dans ce cas, sentent plus le couvent où elles furent rédigées que l'amirauté », a-t-on écrit non sans raison ni quelque désinvolture<sup>102</sup>.

Du vivant même du marquis, le roi avait désigné son successeur : un membre de la plus haute noblesse de Castille, Alonso Pérez de Guzmán, duc de Medina Sidonia<sup>103</sup>, qui reçut le message chez lui à Sanlúcar de Barrameda, le 11 février. C'était un excellent administrateur qui avait fait ses preuves en la matière sur ses domaines, et dans celui des affaires maritimes de la *Carrera*. Pendant la campagne du Portugal, il avait montré ses capacités à organiser et à équiper des expéditions navales et militaires. Or il fallait précisément un homme capable de « convertir le chaos de Lisbonne en une force de combat solide ». Le roi et son gouvernement avaient de lui une haute opinion, et son nom même suffisait à lui assurer le respect et l'obéissance des hommes et à imposer silence aux jalousies des officiers : « Un Grand d'Espagne d'une suréminence si éclatante qu'aucun officier de la flotte ne pouvait ressentir offense de cette nomination, ni trouver gênant pour sa dignité de lui obéir<sup>104</sup>. » Mais ce n'était ni un guerrier ni un marin ; il avait peu l'expérience du combat et détestait, physiquement, la

mer. C'est pourquoi la soudaine annonce de sa désignation l'accabla plus qu'elle ne le flatta. Dans la réponse réellement pathétique qu'il adressa le 18 février, après une semaine de réflexion qu'on devine angoissante, au secrétaire d'État Juan de Idiaquez, il osait décliner l'insigne honneur qui lui était fait en mettant en avant ses limites. Après avoir remercié le souverain, il alléguait toutes sortes de raisons pour repousser ce cadeau empoisonné : son incapacité à supporter la mer, sa mauvaise santé (bien qu'il n'eût que trente-huit ans), ses difficultés financières, son inexpérience. « Chacune de ces raisons serait une excuse valable, à plus forte raison quand on les réunit toutes comme moi. » Aussi insistait-il : « En mon âme et conscience, je ne puis, et l'on ne doit pas m'y obliger, prendre en charge ce commandement, car, s'agissant d'une flotte d'une telle envergure et d'une entreprise d'une telle importance, il serait injustifié qu'un homme l'accepte s'il n'a aucune expérience de la mer ni de la guerre, que je n'ai pour ma part jamais faite ni même vue. » Il alléguait aussi – ce que Geoffrey Parker estime « moins plausible » – son ignorance : « En outre, rejoindre, moi si novice, l'Armada sans rien y connaître, ni les personnes qui la composent, ni son véritable objectif, sans avoir connaissance de l'Angleterre ni de ses ports, ni de la correspondance échangée par le marquis à ce sujet, depuis des années que le projet est en cours, ce serait – et même si j'avais l'expérience qui me manque – marcher en aveugle, en suivant les autres, en me guidant sur leur avis, sans savoir lequel serait le bon ou le mauvais, ou qui chercherait à me tromper ou à m'évincer. » Bref, il priait son correspondant de convaincre le roi de ne point le charger « d'une chose qu'à coup sûr je ne pourrai pas mener à bien, parce que je n'en connais rien, n'y entends rien, et n'ai ni santé pour affronter la mer, ni argent à y dépenser ».

Cet aveu de faiblesse, qui dut lui coûter, a été diversement apprécié à la fois par les contemporains et par la postérité. Le jugement était, la plupart du temps, assez sévère. Le jour même, il avait écrit au roi une lettre de la même teneur mais qui contenait en plus une remarque qui incita Juan de Idiaquez et Cristobal de Moura, indignés, à l'intercepter : « Nous n'avons pas osé rendre compte à Sa Majesté de ce qu'a écrit votre seigneurie. » Non seulement le duc y refusait le commandement pour les raisons alléguées, mais il émettait des doutes quant au succès de l'entreprise. Les deux conseillers, ignorant sa clairvoyance, lui reprochèrent assez crûment son manque d'audace dans un message du 22 février : « Ne nous découragez donc point avec vos craintes quant au succès de l'Armada, car pour une telle cause Dieu le lui accordera pleinement. » En outre, ils le mettaient en garde : la réputation dont il jouissait était